

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 1

Artikel: À propos de "sens interdit" de Paul Reboux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos de «Sens Interdit» de Paul Reboux

par Daniel

Les éditions Raoul Solar viennent de publier une nouvelle œuvre de l'écrivain français Paul Reboux, qui a pour titre «Sens Interdit». Ce livre, encore trop peu connu en raison de sa parution toute récente, mérite d'être étudié ici car il se rapporte entièrement à notre cause.

Dans sa préface, l'auteur définit clairement les motifs qui l'ont poussé à écrire semblable ouvrage :

«En effet, nous vivons un temps de révolution des idées. Ce bouleversement fait basculer certaines idoles et remet en question des thèmes au sujet desquels toute discussion était interdite.

J'en profite pour présenter une thèse qui n'a pour objet que de faire régner un peu plus de concorde, d'indulgence, de compréhension.

Il est une règle de vie qui me semble la meilleure. Elle m'a toujours laissé la conscience en équilibre. Elle se formule ainsi : La seule morale admissible, c'est celle qui consiste à ne faire ni peine, ni tort, ni mal à personne.

Cette morale-là réproouve les hypocrisies, les injustices, les intolérances, les cruautés, les haines.

C'est d'elle que je me suis inspiré pour présenter les réflexions que voici.»

Paul Reboux se vent donc de traiter notre problème avec un constant souci d'exactitude et un esprit dépourvu d'idées préconçues. Une telle tentative n'était pas sans présenter quelques dangers. En grande partie, l'auteur a su les éviter.

Les premiers chapitres de «Sens Interdit» sont consacrés à l'étude du «mal» dont nous accusent sévèrement les hommes qui se disent normaux. L'écrivain passe ensuite à l'examen scientifico-psychologique de l'homosexualité et cite des exemples recueillis dans des livres de médecine et de psychologie, ainsi que dans des œuvres littéraires célèbres (chez Proust, Gide, Peyrefitte et autres classiques du genre). On y trouve encore des pages réservées à l'histoire de l'homosexualité à travers les âges et dans le monde, et des portraits de différents types d'homosexuels.

Large place est aussi accordée à l'étude de l'homosexualité chez les femmes et aux multiples aspects qu'elle y peut revêtir. Là également, nombreuses et intéressantes citations empruntées à la littérature et à des études d'ordre scientifique. Paul Reboux ni ne nous blâme ni ne nous condamne. Bien au contraire ! Et ce n'est pas sans plaisir que nous le voyons défendre notre point de vue et la situation exceptionnelle que nous occupons dans la société. Soyons heureux qu'un tel livre ait été publié, d'autant plus que son auteur est un écrivain de talent, connu et apprécié, dont personne ne saurait contester l'esprit critique, le bon sens et la finesse d'observation. J'ignore tout de la personnalité de Paul Reboux. Peu m'importe d'ailleurs. Ce qui compte à mes yeux, c'est l'existence de cette œuvre sincère et courageuse.

Evidemment, l'ouvrage n'est pas complet; l'on y relève ici et là quelques lacunes. Depuis le «Corydon» de Gide, nous autres, homosexuels, sommes devenus difficiles.

Je serais en droit de reprocher à l'auteur d'avoir dessiné de l'homosexuel en général un portrait qui n'est pas tout à fait exact. Non, non, nous ne sommes pas tous ainsi à mettre en relief (quand nous en avons) les bijoux que nous portons aux doigts, pas davantage que nous cherchons absolument à assortir nos cravates à nos chaussettes, et cela même — et surtout — pour les plus authentiques d'entre nous. Ne jugeons pas toujours l'homosexuel vrai d'après ceux qui sont prêts à coucher avec n'importe qui et chez lesquels, dans de nombreux cas, la sexualité est liée aux avantages que le commerce aussi bien avec des femmes qu'avec des hommes peut leur rapporter.

Par sentiment de pur patriotisme, il me serait également permis de regretter que Paul Reboux, dans sa distribution de l'homosexualité à travers le monde, n'ait pas parlé de notre pays et signalé l'existence de notre Cercle. «Voyons, Monsieur Reboux, et Zurich, qu'en faites-vous donc?»

Enfin, je ne me rallierai pas à la cure proposée par le physiologiste américain Havelock Ellis, dont l'écrivain signale les travaux.

«... La conclusion d'Havelock Ellis est que le premier stade d'une cure devrait être de ne pas combattre le penchant du sujet, mais de l'exhorter à l'idéalisation de ses relations avec un autre homme, à lui permettre une «camaraderie sublime», mais sans satisfaction matérielle de ses désirs anormaux, même de «l'obliger à chercher de temps à autre le soulagement auto-érotique si peu satisfaisant qu'il soit...»

... Qu'ils fréquentent des femmes, des professionnelles indifférentes aux choses de l'amour, qu'ils se réadaptent au climat féminin sans avoir l'anpréhension d'un rapprochement qui leur inspirerait une angoisse, sans avoir la crainte de l'impuissance...»

J'ai la conviction, lorsque je me penche sur mon propre cas et sur celui de la plupart de mes camarades, qu'il n'y a pour nous, homosexuels 100%, aucun remède, aucune cure capable de nous «guérir» de nos penchants (à supposer que nous tenions à guérir!). Nos pensées, nos actes, nos désirs, nos espoirs ont pour objet un être bien défini, dont le sexe demeure invariablement le même, cela depuis notre enfance et quelles que soient les situations que nous sommes appelés à traverser. Je doute beaucoup qu'une thérapeutique ou qu'une quelconque intervention chirurgicale puisse un jour opérer en nous les modifications nécessaires, car ce serait notre organisme tout entier, notre être dans ce qu'il a de plus profond et de moins saisissable qu'il faudrait changer. Nous sommes ce que nous sommes malgré nous, en vertu d'un destin inexplicable et fantaisiste. La meilleure façon de vivre pour nous consiste, me semble-t-il, à réaliser pleinement ce climat si spécial qui est notre climat. Même avec le temps, même avec de la patience, notre sexualité ne saurait s'adapter à de nouvelles conditions. Mais, pas davantage que chez les hétérosexuels, elle ne doit l'emporter sur le respect que nous nous devons et que nous devons à autrui.

Toutes ces remarques ne m'empêcheront naturellement pas de remercier Paul Reboux d'avoir écrit «Sens Interdit» et pris sur lui de nous défendre en des termes qui, vous le conviendrez avec moi, sont d'une pertinence à laquelle nous ne pouvons demeurer insensibles.

«L'union des amants ne doit pas être nécessairement un mélange de deux êtres afin d'en créer un troisième. L'étreinte passionnée, le baiser fervent, le chair à chair, peuvent se passer de cette conjecture organique. Eux aussi, ils créent. La synthèse des âmes équivaut à l'interpénétration des corps. Elle a, sur la convulsion physique, l'avantage de rester immatérielle, de n'avoir rien d'avilissant. Et elle engendre une vibration, des délices, une extase incomparable. Deux intelligences peuvent se féconder mutuellement sans qu'il soit nécessaire que se mêlent des sécrétions. Si une effusion résulte de l'éréthisme où une telle joie peut porter deux êtres qui comptent l'un pour l'autre plus que tout au monde, elle n'a rien de dégradant. Elle marque le moment de l'union parfaite. Elle est comme les ondulations de harpes et de violons qui, au dernier moment, confondent le paroxysme de l'amour avec l'anéantissement de la vie, en un bonheur trop grand pour les humains. Et cette unique et paradisiaque volupté n'est pas stérile. Elle fait naître quelque chose d'impérissable: le trésor partagé du souvenir.»

«Sens Interdit» est une œuvre positive, solide, équilibrée. Un livre à lire et même à posséder, qui paraît à une époque où, comme le dit Paul Reboux lui-même, il devient urgent de reviser nos codes et nos lois dont nous savons la ridicule étroitesse. Un peu d'air frais, certes! Nous en avons grand besoin. Et puisse cet ouvrage, accessible à toutes les intelligences, rencontrer un écho favorable et nous valoir, de ceux qui nous accusent, un peu plus d'indulgence!

«Puis, il est scientifiquement établi que les penchants prétendus «contre-nature» sont inspirés par la Nature elle-même. Par conséquent, ils ne méritent pas cette appellation péjorative.

Les hommes qui sont femmes, les femmes qui sont hommes, le sont toujours organiquement. Ils n'en sont pas responsables.

Les tendances des hommes vers les hommes et des femmes vers les femmes ne sont pas assez nombreuses pour menacer l'avenir de la race humaine.

Elles ne sont pas mésestimables car elles éloignent les êtres de l'animalité au lieu de les en rapprocher. Elles opposent l'intellectualité au rut.

Il serait injuste de juger les monosexuels d'après les petits jeunes gens qu'on rencontre en certains promenoirs de music-hall, un bracelet d'or au poignet, les cheveux teints, la voix perçante, un mouchoir dans la manchette. Ceux-ci sont aussi différents des monosexuels que les prostituées des boîtes de nuit sont différentes des femmes du monde.

Ces unions tendent à réaliser une harmonie car ceux qui dédient tout leur cœur à une amitié d'homme recherchent dans leur compagnon la féminité, si leur partenaire est plus fragile, plus émotif, ou, au cas contraire, le bon conseil et la protection.

La vraie morale réproouve l'intolérance, le mensonge, la méchanceté, les révolutions, le vol et la guerre. Ce n'est déjà pas si mal. Si cette morale-là était pratiquée, le monde connaîtrait le bonheur. Mais c'est l'autre morale, celle de Tartuffe et de Jocrisse que l'on a préférée.

On sait quel a été, et quel est présentement, le résultat de ce choix. Et je conclus par la phrase qui se trouve au début de cet ouvrage: La vraie morale consiste à respecter les idées du prochain, ses goûts, sa liberté, son bien, et sa personne humaine.»

Une partie sur l'eau

par Georges Eekhoud

Cette nouvelle fait partie du volume «Mes Communions», paru dans la collection «La Connaissance», 9, Galerie de la Madeleine, Paris.

Radieux quoique un peu tristes; tristes tout juste ce qu'il sied pour nous croire heureux, ô chère âme, pauvre frère, nous nous sommes embarqués ce midi-là sur l'Escaut, comptant nous rendre d'Anvers à Tamise.

La yole quitte la rade, mais, calme plat.

Nos deux matelots, deux brunets candides et rudes, beaux comme des mousses au début de leur carrière, tentent vainement d'accorder la voile à la brise. Il leur faudra ramer, ramer... Tant pis. Ils y vont de plein cœur.

Après des heures de jour un peu cru, le soir tombe lentement, distribuant ses magies dans le grand ciel septentrional où se cabrent les nuées violâtres et cuivrées.

Nous croisons des chalands et des voiliers en tournant le dos au panorama de la grande ville et en ne regardant que nos rameurs, et en ne rapportant qu'à ce couple savoureux toutes les incantations vespérales qui nous circonviennent.

Hé hisse! Ils se renversent comme pâmés. Hé hop! Ils se redressent comme offensifs. Ils se ramassent pour se détendre et s'allonger de nouveau, rythmiques.

A ces taquineries du vieux fleuve par les avirons de nos deux adolescents, gagnerons-nous jamais Tamise?

N'importe. N'arrivons pas; voguons sans hâte puisque nous devons les quitter en abordant. C'est ta pensée et aussi la mienne. Jamais plus étroite connivence ne régna entre nous. Le délice de nous trouver avec deux compagnons qui ne sont pas des «nôtres»; avec deux garçons tout simples auprès de qui nous ne serons pas forcés de faire des phrases et de nous récrier d'admiration, pour la galerie; ou même de parler d'amour!

Ceux-ci, par exemple, n'articulent que de rares vocables mais en leur galbe et en leurs gestes réside une suprême harmonie, et nous nous